

Chapitre I

La jeunesse

1 Une enfance picarde

L'œil, d'un bleu neuf, vient de s'ouvrir. Il s'élargit, veut tout voir. Sur les cheveux déjà très bruns, la lumière des premiers jours de juillet s'amuse à poser des mèches plus claires, transparentes. L'une d'entre elles s'obstine à barrer la hauteur du front de son ombre oblique. Le visage est pâle, d'une beauté fragile aux traits étroits, finement ciselés.

On entend, tout près, tinter une cloche de couvent. Des lilas encore en fleur promènent leurs grappes de fête dans les jardins alentour.

Nous sommes en 1903. L'été commence. Le soleil de Montmartre descend jusqu'en bas, sur Paris, pour annoncer la nouvelle.

Une naissance !

Le nouveau-né s'agite au milieu d'une bande de jeunes gens tapageurs et voyants. Lui aussi voudrait parler. Il parle :

— Mais c'est un coq que j'entends chanter. Et cette odeur... Ma parole, ça sent les foins, ici !

On voit bien qu'il n'est jamais venu. En effet, on finit de faire les foins devant le Sacré-Cœur.

— Quoi ! Le Sacré-Cœur c'est cette drôle d'église avec son dôme rond dans un buisson d'échafaudages¹. J'aime encore mieux la cathédrale d'Amiens.

On sent qu'il sort de sa province. Laquelle ?

— Moi j'habite la banlieue mais je suis originaire d'Amiens. Pas la peine d'être à Paris, c'est la campagne ici !

Comment s'appelle-t-il ? Qui est donc ce jeune homme susceptible ?

— Je suis Roland, Roland Lé-ca-ve-lé. Je n'aime pas qu'on écorche mon nom. Tout le monde estropie mon patronyme, C'est insupportable.

Quel âge peut-il avoir ? Il est si jeune, si fringant...

— Si vous voulez le savoir, il paraît que j'ai vu le jour en 1886, le 15 juin, mais c'est une blague, je vous assure que je viens de naître !

— Dites-moi, Dorgelès, d'accord... Vous êtes bien natif d'Amiens, mais en 1885, s'il vous plaît. Un extrait de votre acte de naissance l'atteste.

— De quoi vous mêlez-vous ? Vous ne faites pas partie de la bande, je suppose. Et d'abord, qui êtes-vous pour m'appeler Dorgelès ?

— Vous le saurez toujours bien assez tôt.

— C'est la meilleure ! D'ailleurs, pourquoi voulez-vous me vieillir ? De quel droit ! J'ai horreur de la vieillesse. Je gagne un an, c'est peu. J'en connais d'autres qui...

— Oui, je sais, Montherlant fera comme vous. Ce n'est pas une raison.

— Je m'en moque. Moi, c'est aujourd'hui que je viens de venir au monde, en 1903 ! Ne faites pas cette tête-là... je me résigne. Je me contente de 1886, une bonne fois pour toutes.

— Dire que vous allez le faire croire toute votre vie ! Les dictionnaires vont l'afficher : Dorgelès, né en 1886. Les journalistes vont l'écrire. Vos amis vont l'affirmer. Ce n'est pas sérieux, Dorgelès...

— D'abord, ne m'appellez pas Dorgelès... et laissez-moi parler, de grâce. « Je suis né à Paris, plus exactement à Montmartre, un beau matin d'été... C'était alors un délicieux village tel qu'on les décrit dans les contes, avec ses vieux moulins, ses venelles bordées de lilas, des cerisiers en fleur, des

1. La construction de la basilique, commencée en 1876, ne s'achèvera qu'en 1910

potagers, des carillons de couvents, des bicoques enrubannées de vigne vierge et même une chaumière. »

— Eh bien, pour un nouveau-né, vous vous défendez !

— Je n'ai pas fini ! « on pourrait s'étonner qu'un nouveau-né ait gardé une image si précise du lieu où il voyait le jour, mais cela s'explique si j'ajoute que je venais d'atteindre dix-huit ans. C'est en effet à cette date que j'ai commencé à vivre. »

— Vous racontez déjà comme un livre. Vous finirez écrivain !

— Mais j'en suis sûr. Je suis déjà poète !

— Dites-moi, Dorgelès, parlez-moi de votre enfance. Je sais que vous n'aimez guère revenir sur ces années passées, pourtant indispensables pour vous connaître mieux. Vous êtes bien né au n° 71 de la rue Vascosan¹, une petite rue simple, propre, ourlée de maisons courtes en brique sombre, n'est-ce pas ?

— Si vous savez mieux que moi !

— Votre maison natale est une maison modeste, à un étage. Dans la rue, pas de verdure, des artisans peu bavards. C'est monotone et cela manque de poésie.

— Merci beaucoup ! C'est tellement ce que je pense. Je suis venu au monde là-bas, parce que ma mère, Laure, devait accoucher chez sa mère. La coutume, vous comprenez. Mes parents, à l'époque, habitaient 66, rue Saint-Louis-en-l'Île à Paris, mais je ne m'en souviens pas, évidemment.

— Voulez-vous voir la copie de l'acte de mariage de vos parents ? Onésime, Hyacinthe Lécavelé, né à Baizieux dans la Somme (tout près d'Amiens) et Laure Aglaé Leclerc, née à Amiens, qui date du 22 juin 1881 à Amiens. Rien à faire, Dorgelès, vous êtes picard à part entière. Votre arbre généalogique l'affirme depuis plus d'un siècle et demi, c'est-à-dire avant la Révolution.

— Vous continuez à m'appeler Dorgelès !

— Vous êtes Dorgelès, vous resterez Dorgelès jusqu'à la fin des temps...

Il n'a pas entendu, éclate de rire avec ses copains, répète en gambadant : « J'ai vu le jour à Montmartre en 1903, entre un

1. En 1984, M. Jean-Claude Dessen, député de la Somme, a effectué des recherches en ce qui concerne le lieu exact de la naissance de Dorgelès, aidé de M. Pierre Juilland, ingénieur de l'Équipe topographique d'Amiens. Il est établi que la maison natale, située initialement au 49 rue Vascosan, se trouve aujourd'hui au n° 71. Un plan pour mise en état de viabilité de la rue en 1894 et un projet de numérotage en 1895 attestent que le n° 49 de 1885 correspond au n° 71 actuel de ladite rue.

bal et un cimetière. C'est ma terre. C'est mon quartier. J'y suis chez moi. »

Roland a une sœur, Léontine, née le 20 juillet 1881, c'est-à-dire moins d'un mois après la cérémonie du mariage. L'état civil ne ment pas. Mais Dorgelès affirme que sa sœur Line a fait son entrée au monde le 20 juillet 1882. Impossible d'obtenir une explication. L'habitude de tricher d'un an avec les actes officiels ? La raison pourrait être plus grave. Dorgelès sait-il, a-t-il jamais su la vérité ? Le mystère dont il entoure son enfance est-il né de ce malaise dans la famille ? Est-il complice de sa mère avec laquelle les liens sont si forts ? Pour Freud, aucun doute possible, Roland promène et promènera un superbe complexe d'Œdipe.

Ses parents s'entendent mal. Des scènes fréquentes heurtent la sensibilité du garçon qui se tourne résolument vers Laure, femme intelligente et cultivée, d'une austérité constante. Très tôt, elle assortit ses cheveux gris à des robes de même couleur, sans la moindre touche de fantaisie. Pourtant, c'est une femme généreuse, surtout vis-à-vis de Roland, mais sans tendresse.

Laure, qui porte ce beau prénom pétrarquien — celui de la mère de Maupassant — tombe amoureuse, amoureuse uniquement de son fils, « son Roland ». Avec ses yeux bleus percutants, elle fait partie des mères abusives. Elle se fera appeler Mme Dorgelès dès le choix du pseudonyme par l'écrivain. La complicité entre la mère et le fils ne faiblira jamais. Elle n'aime pas sa fille, « l'enfant du péché », une brunette au visage ingrat, au regard trop dur, l'empêcheuse de tourner en rond, celle qui priva sa mère de la longue robe blanche des noces. En compensation, Line adore, idolâtre son frère. Jalouse de l'amour maternel, de l'amour des autres femmes, elle n'arrivera jamais à apprécier les qualités de ces prétendues rivales. Dorgelès s'en lavera les mains pour mieux se laisser dorloter dans le giron maternel, sous les regards féroces de sa sœur qui souffre en silence. Voilà qui ne compose guère une enfance confortable.

Heureusement, il y a la grand-mère Céline, la repasseuse d'Amiens, l'épouse du grand-père Leclerc, le menuisier. Elle fait sauter le gamin sur ses genoux en chantant *El voiture a t'chiens*. Lui, dans sa robe blanche à volants de dentelle, ouvre, écarquille de grands yeux marins qui ne demanderont plus tard qu'à se rapprocher, se rétrécir devant les réalités de la vie.

Le petit Dorgelès est un enfant secret. Ses parents, Onésime et Laure, ne s'aiment point. C'est une blessure, lovée au cœur

de l'enfant. Une blessure qu'il va essayer de panser seul. Par le mutisme.

S'il est né à Amiens, c'est beaucoup plus par nécessité que par hasard. Curieusement, il avoue : « En vérité, je ne crois rien devoir à Amiens, à moins que l'Enfant pleureur de la cathédrale devant qui ma mère allait prier pour demander un fils ne m'ait secrètement marqué de ses larmes. »

Une sorte d'amertume lui est restée. Son nom ne lui plaît pas. Il s'empressera d'en changer à la première occasion.

Pour son prénom, c'est une autre affaire. Sa mère avait décidé de l'appeler Roland. A la mairie, son père se heurte au refus de l'employé de l'état civil, au moment de la déclaration de naissance : Roland ne fait pas partie du registre des saints. A l'époque, seuls sont autorisés les prénoms portés par les saints canonisés. La séparation de l'Église et de l'État n'est pas encore intervenue. De retour au foyer, M. Lécavelé raconte sa mésaventure. Laure ne veut rien savoir. Son fils s'appellera Roland. Au père de se débrouiller.

Les choses finiront par s'arranger. L'officier d'état civil a enfin trouvé un bienheureux nommé Rolland, avec deux ailes comme l'Ange pleureur d'Amiens. L'orthographe a été transcrite ainsi sur l'acte de naissance.

C'est donc le petit Rolland Lécavelé qui sera baptisé le 7 février 1886, en l'église Saint-Louis-en-l'Ile, sans avoir posé le moindre problème au prêtre chargé d'accueillir l'enfant au sein de la grande famille catholique dont il sera toujours fier d'être l'un des fils jusqu'à sa mort.

La chanson de Roland va pouvoir commencer.

Onésime Lécavelé, le père de Roland, représentant d'une fabrique de tissus, est obligé de « suivre les bonnes affaires », ce qui justifie les nombreux déménagements de la famille. De la rue Saint-Louis-en-l'Ile, n° 66, elle se rendra à Enghien puis à La Garenne-Bezons. Plus tard, elle s'établira au 46 de la rue des Martyrs à Paris, non loin de Montmartre, après avoir séjourné plusieurs années Boulevard National à Clichy. L'enfant n'apprécie guère tous ces changements de décor d'une vie quotidienne qui reste terne.

Son plus vieux souvenir « doit remonter à l'âge de cinq ans. Un jour, je dis à mon grand-père maternel : Maintenant je sais

tout, mais il y a une chose que je ne sais pas... Je sais compter jusqu'à 100, mais après je ne sais pas. — Eh bien, l'on dit 101, 102, 103, etc. — Alors, c'est simple, je sais tout ! »

Mais son plus beau souvenir, c'est sa fameuse rencontre avec Jules Verne : « Un jour, avec mon grand-père, je me promenais dans les Petits Jardins d'Amiens. Un vieillard était assis sur un banc. Grand-père me dit : — Tu vois, mon petit Roland, c'est ce vieux monsieur qui a écrit ces beaux livres qui le soir t'empêchent si souvent de t'endormir.

Je ne fis qu'un bond :

— C'est vraiment vous, monsieur Jules Verne ?

— Mais oui, mon petit bonhomme.

— Oh ! vos histoires, monsieur...

— Tu les aimes bien, mes histoires ?

— Oui, mais à votre place, je n'aurais pas fait finir comme ça *20 000 lieues sous les mers*. La mort du capitaine Nemo, dans son sous-marin, c'est trop triste.

— Eh bien, quand tu viendras, nous collaborerons, tous les deux. »

Il est intéressant de comparer cette version avec une autre, donnée par l'écrivain dans *Le Courrier picard* (5-12-50).

« J'avais onze ans quand mon grand-père maternel entreprit, à l'occasion d'un rapide voyage en Picardie, de me faire faire la connaissance de Jules Verne.

« Jules Verne habitait une vaste maison près des Petits Jardins. Il boitait un peu, appuyé sur sa canne. Je me souviens parfaitement de l'extraordinaire contrainte que s'imposa, ce jour-là, le petit garçon que j'étais. Timide, mais tendu, déterminé à tout, je reprochai à Jules Verne la mort jugée par moi lamentable du capitaine Nemo. Je lui fis grief d'avoir, dans *Les enfants du capitaine Grant*, considéré comme détruits au long d'un chapitre les approvisionnements que l'écrivain décrivait complaisamment au chapitre précédent et que d'un feuillet à l'autre il avait simplement oubliés !

« Jules Verne entendit mon ire avec indulgence et intérêt. Somme toute, je débutais ainsi dans la critique ! Je n'ai pas persévéré dans cette voie. »

Cette rencontre précoce avec Jules Verne peut sembler prémonitoire, en ce sens qu'elle avait impressionné le jeune garçon en faveur du métier d'écrivain, à travers la célébrité de l'auteur de *Michel Strogoff*.

Un fait divers tragique, survenu en 1897, l'année de ses douze ans, devait lui laisser le plus amer, le plus effrayant des souvenirs : l'incendie du Bazar de la Charité, rue Jean-Goujon, coûta la vie à 117 personnes — presque toutes des femmes — réunies pour une vente de bienfaisance.

L'affaire émut toute la France, d'autant plus que les journaux ne ménageaient pas les scènes d'horreur : les plus forts — les hommes surtout — n'hésitèrent pas, pour échapper aux flammes, à piétiner les plus faibles. Le gamin Dorgelès, avec sa sensibilité à fleur de peau, en fut profondément remué : « Subitement, je me suis revu en culottes courtes, agenouillé devant un autel de banlieue avec mes petits camarades, priant pour les victimes de l'incendie où venaient de périr 125 personnes¹, dont une altesse royale et je ne sais combien de marquises et de comtesses. »

C'était comme un conte de fées qui tourne mal. L'enfant aime les contes de fées, à condition qu'ils ne mènent pas à la tragédie. Aiguillonné par le goût du panache, n'a-t-il pas rêvé, comme beaucoup de gosses de son âge, de devenir pompier : « Que c'était beau, dans la nuit, cette voiture rouge où étaient assis, dos à dos, des pompiers aux casques éclatants. Un instant, bien que tremblant de peur, j'ai rêvé de devenir pompier. »

Son sens de la chevalerie le pousse à se battre fréquemment avec ses petits camarades. Il avait une vocation de « chevalier errant, de redresseur de torts et par-dessus tout une fâcheuse tendance à m'occuper de ce qui ne me regardait pas, si bien qu'à chaque récréation, je trouvais le moyen d'outrager basement un grand qui préférerait Michel Strogoff au Coureur des Bois, ou de défier un camarade qui avait volé les billes d'un autre. »

Le romantisme, le sens de l'épopée, chez lui, ne mourront jamais. Coïncidence : Dorgelès est né l'année de la mort de Victor Hugo, qui est aussi celle de la publication de *Germinal*.

L'écolier lit beaucoup. A l'époque, les enfants n'ont guère que leurs livres d'Histoire de France — ou « d'histoires tout court » — à portée de main, à la rigueur le *Petit Larousse illustré*, quand les parents peuvent l'acheter, sans avoir pour autant le loisir de le consulter.

La famille Lécavelé appartient au milieu petit-bourgeois, très caractéristique de cette fin du XIX^e siècle. Elle n'est pas pauvre. Une certaine aisance y règne. On y cultive le goût de certains livres. La bibliothèque existe. Elle paraît assez bien fournie...

1. En réalité, 117

Réalité plus rare. « Les plus belles heures de mon enfance, je les ai passées avec des livres, le front posé sur mes petits poings brûlants. La dernière page tournée, je ne voulais pas que le roman fût fini et tout fiévreux encore, je le continuais dans mon esprit, entraînant ses personnages dans de nouvelles aventures où je tenais enfin mon rôle¹. »

Dorgelès n'a pas été un enfant comme tous les autres, mais un enfant capable d'accumuler les sensations que lui donnent ses lectures et d'inventer de nouvelles aventures à celles des personnages.

Ses dons s'ébauchent. L'imagination se trace un chemin.

Les nuits de Noël le mettent dans une agitation exceptionnelle. Il rêve à des cadeaux impossibles mais découvre, dans la pénombre, la supercherie que pratiquent ses parents, selon la tradition en place à l'époque. « J'aperçus, penchés sur mes petits souliers, mes parents. Sans un mot, avec des gestes doux, ils les garnissaient, ces petits souliers. »

Déçu, révolté, le jeune curieux ? Non point. Avec sa malice, qui deviendra célèbre, le lendemain matin : « J'ai, comme il se doit, poussé des cris d'admiration et de reconnaissance. Je me suis bien gardé d'avouer que j'avais perdu la foi au Père Noël, de peur que l'année suivante, la cheminée ne demeure vide. »

S'il ne manque déjà ni d'espièglerie ni d'humour dès le jeune âge, il manque incontestablement de sens pratique. Il ne s'en cache pas. Sa gaucherie ne l'abandonnera jamais. Ses doigts ne lui serviront qu'à écrire. Ses parents lui ayant offert, pour Noël, un théâtre de marionnettes, il est ravi, mais comment faire ? comment s'en servir ? « C'était le diable de faire marcher tout cela, avec des fils qui s'embrouillaient tout le temps. Pour l'utiliser, je dus commencer à faire des sketches et je me mis à jouer devant mes petits camarades que j'avais invités. Je ne sais pas s'ils s'amusaient, mais pour moi c'était effrayant. » Il n'utilise que deux fois son théâtre, puis le met au rancart : « ... et voilà comment j'ai été détourné du théâtre », se moque-t-il.

De ses premières années de scolarité, Dorgelès ne parle pas. Il a connu beaucoup d'écoles primaires sans avoir eu le temps de s'y attacher : il a déménagé tant de fois, sans compter les

1. *Route des Tropiques.*

séjours obligatoires à Amiens, quand il est fatigué de suivre ses parents dans tous leurs déplacements... Sa fréquentation scolaire ressemblait à celle des enfants de forains.

Il a évoqué, de très loin, son passage au collège Rollin situé dans le IX^e arrondissement, devenu aujourd'hui lycée Jacques-Decour. Pourtant, après vérification, il ne reste aucune trace de l'élève Roland Lécavelé dans les archives de l'établissement. Interrogé à ce sujet, Dorgelès renvoyait à ses anciens camarades du collège Rollin, comme lui parvenus à la célébrité : André Warnod, Maurice Utrillo et Francisque Poulbot arrivés plus tôt sur les bancs du collège. Il se souvenait d'avoir constellé les pages de ses cahiers de pâtés d'encre violette. Il était si maladroit !

Le soir après dîner, M. Lécavelé aime se plonger dans la lecture. Souvent, Roland l'entend rire en tournant les pages : « Pourquoi ris-tu comme ça ? Qu'est-ce que ça raconte ? »

Il ne répondait pas ou bien ânonnait que « je comprendrais plus tard ». L'enfant s'énervait intérieurement et finissait par rire aussi, en trépignant et en claquant des mains : « Je n'avais même pas attendu de savoir lire pour applaudir ce vaurien de Théodore et l'illustre Piégelé. »

C'est ainsi que Dorgelès fit, très tôt, la connaissance de Courteline : « J'aimais Courteline bien avant de le connaître... depuis mon enfance. Il m'avait suffi de voir mon père rire aux éclats en feuilletant les pages d'un livre que je reconnaissais à sa couverture illustrée. »

Le maître à rire du père de Roland allait devenir le maître tout court de son fils, des années plus tard.

Conscient de l'importance de ses premiers souvenirs, Dorgelès écrit : « Ils sont ineffaçables. Si je place si haut Molière, c'est peut-être un peu parce que tout petit, j'ai appris à distinguer ses livres autour de moi comme des objets familiers, solides reliures anciennes aux dorures passées. Et sans attendre que la critique ait songé à rapprocher ces deux maîtres amis, je les associais déjà naïvement dans mon esprit pour avoir vu mon père rire des facéties de Jean de la Butte comme il riait en relisant les *Fourberies de Scapin*. »

« Plus tard, j'ai compris sa gaieté. Mes deux cousins et moi, penchés sur la même page, pouffions en nous lançant l'un l'autre les vertes répliques de Lidoire et ma première vision de la caserne, c'est dans Courteline que je l'ai trouvée. »